

Réflexions sur la situation linguistique de l'Aquitaine à l'époque prélatine et dans les débuts de la romanisation: acquis et perspectives nouvelles

XAVIER RAVIER

Université de Toulouse-Le Mirail

Qu'en est-il des recherches sur l'onomastique prélatine de l'Aquitaine ? Ainsi posée, la question invite à dresser l'un de ces bilans dont l'investigation linguistique a besoin de temps à autre: mais dans une telle entreprise l'exhaustivité est toujours difficile à atteindre, ne serait-ce qu'en raison des limites que l'on a choisies pour son propos. C'est pourquoi, j'ai décidé de conduire mon intervention en rappelant dès mon préambule les problèmes inhérents au thème choisi et qui, de manière plus ou moins continue ou plus ou moins apparente, mobilisent la réflexion.

1°) Quels enseignements peut-on encore retirer des formes indigènes contenues dans les inscriptions dites aquitaines, lesquelles, on le sait, mettent en œuvre un formulaire latin qui n'oblitére en rien les anthroponymes et théonymes autochtones qui s'y trouvent, en dépit de nombreux alignements sur la flexion casuelle latine?

2°) En ce qui concerne la position du basque dans les univers linguistiques prélatins, on sait que la conception qualifiée de basco-ibérique a laissé la place à un point de vue basco-aquitain ? Pour Michelena et d'autres, l'identité entre formes aquitaines et formes euskariennes ne pouvait que traduire une similitude originelle. La question est-elle pour autant entièrement résolue ou bien faut-il faire une place à de nouvelles investigations sur le sujet?

3°) Avant la romanisation, l'aquitain n'était pas une langue isolée et il en allait de même pour les idiomes qui lui étaient contemporains. Par conséquent, dans l'espace qui est le sien, sont présents des éléments pré-indoeuropéens d'extension méditerranéenne ou européenne occidentale au sujet desquels la recherche n'est certainement pas terminée ou dépassée: rappelons justement à ce sujet que J. Hubschmid qualifiait les suffixes à formant consonantique *-ss-* (*s* double) de «méditerranéens» mais aussi de préindoeuropéens (Hubschmid, 1960-61). C'est dans cette même catégorie de réflexions que

prennent naturellement place celles qui ont trait aux relations qui ont pu exister entre l'aquitain et l'ibère, même si la thèse du basco-ibérisme n'est plus au premier plan des convictions scientifiques: l'affaire est d'une importante capitale et est fort heureusement remise au goût du jour par des travaux de ces vingt ou vingt-cinq dernière années.

4°) Il faut aussi s'interroger sur les contacts de l'aquitain avec le monde celtique, ce qui a été fait par plusieurs auteurs. L'affaire est évidemment liée à la présence ancienne de l'indo-européen dans des zones qui, jusqu'ici, n'avaient pas été étudiées de ce point de vue. Et ne doit pas être perdue de vue la phase de bilinguisme latino-aquitain — d'autres pourraient préférer le vocable de diglossie — qui a existé et qui a duré au moins jusqu'au III^e siècle de notre ère et vraisemblablement au-delà.

5°) Les méthodologies liées aux grandes questions que je viens d'évoquer ne peuvent pas être passées sous silence: des travaux relativement récents et consacrés en grande partie à l'ibère semblent montrer que la composante lexicale n'est plus le seul chemin d'accès à la connaissance des formes linguistiques qui nous occupent et que la prise en considération des données morphologiques est ici payante, à condition évidemment qu'elle soit appliquée avec discernement.

Comme vous le voyez, la réflexion que je me propose de mener, bien sûr en votre compagnie, implique que la recherche sur l'aquitain est inséparable d'une prise en compte d'autres univers ou ensembles linguistiques: sans cette ouverture, les résultats obtenus seraient certainement bien minces voire décevants. Il n'est évidemment pas question ici retracer toute l'histoire des investigations déjà menées sur les thèmes concernés: je choisirai donc pour chacun d'eux des exemples pris dans des travaux récents ou plus anciens, non sans rappeler à l'occasion quelques résultats acquis ou scientifiquement vraisemblables.

A) Matériel onomastique des inscriptions aquitaines en tant que telles

a) Je n'imaginai pas que je serais obligé aujourd'hui de m'occuper une fois de plus et à la suite de divers auteurs des problèmes posés par la série dans laquelle s'inscrivent les suffixes *-ôs*, *-osse*, *-ués*, *-ost*, *-ueste*, *-oz*, *-otz* qui se partagent une grande aire incluant le Pays basque, la Gascogne et l'Aragon: ce retour en arrière est motivé entre autres par le chapitre 8 de l'ouvrage de Francisco Villar, écrit en collaboration avec Blanca M.^a Prósper, *Vascos, celtas e*

indoeuropeos. Genes y lenguas (2005); le chapitre en question est intitulé «Los topónimos modernos en -ós, -osse, -ost, -oust, -oz; -oz, -oze, -otz; -ués, etc.». Il se trouve que les convictions de l'auteur en la matière sont affirmées dès les premières pages dudit chapitre et c'est donc à partir d'elles que je raisonnerai. Je précise dès maintenant que j'aurais des réserves à faire et je le dis d'autant plus librement que j'avais déjà lu auparavant avec beaucoup d'intérêt et sans aucun préjugé le livre de Villar *Indoeuropeos y no indoeuropeos en la Hispania preromana* dont je salue la documentation et les apports méthodologiques nouveaux, même si certains des points de vue qui s'y trouvent exposés ont laissé perplexe le lecteur impartial que je m'efforce d'être.

Dès le début de son texte, après avoir rappelé les points de vue de Menéndez-Pidal et de Rohlf s sur la question, donné une liste d'exemples de théonymes et d'anthroponymes aquitains connus aussi de Rohlf s et exposé quelques attendus de sa propre démarche, Villar affirme que «... los antropónimos base de los que derivan los ejemplos en -os(s)us aportados por Rohlf s son casi todos ellos de etimología no euskérica.» On remarque que d'entrée de jeu, est mis en avant le fait que les radicaux des formes citées seraient étrangers à l'euskera, comme si cela était un aspect de première importance alors qu'il ne s'agit que d'une partie du problème. Mais il va plus loin, se réclamant de la thèse de doctorat de Joaquín Gorrochategui consacrée au matériel onomastique aquitain *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, travail que je tiens pour absolument fondamental:

De hecho, Gorrochategui sólo admite esa filiación para dos de ellos: *Andos* (*Andossus*) e *Ilunnus* (*Illunosus*). A los restantes o no les atribuye ninguna etimología o se la atribuye indoeuropea en cualquiera de sus modalidades: *Bortus* (*Bortossus*) sería la forma adaptada al euskera del lat. *Fortis*; *Condianus* (*Condannossus*) sería galo, etc. (Villar, Prósper, 2005, pp. 494-495).

Passant en revue les quatre traits qui, selon lui, «caractérisent le comportement du suffixe -oss- dans l'antiquité», Villar présente celui auquel il attribue le n° 1 dans les termes que voici:

No hay ni un *solo topónimo* construido mediante dicho sufijo ni al Norte ni al Sur de los Pirineos. Solamente antropónimos derivados de otros antropónimos. (Villar, Prósper, 2005, *ibid.*).

Concernant les noms en question, Villar, après d'autres considérations, conclut son propos:

Todo ello elimina cualquier fundamento para afirmar que era un sufijo *toponímico prerromano perteneciente al euskera*. Sea cual sea su verdadero origen, no hay base alguna para suponer que el sufijo *-oss* estuviera en uso en la toponimia prerromana de Hispania. Por otra parte, no se puede descartar que el *-os(s)us* aquitano no sea sino la incorporación del sufijo adjetival latino *-ōsus* por parte de una lengua (el paleoeuskera) que tenía pocos adjetivos y concretamente, según parece, ningún procedimiento productivo de adjetivación denominativa. En efecto, si *Bort-* (en *Bortosus*), es una adaptación de latín *fortis*, nada impide pensar que su sufijo *-osus* pudiera ser también un latinismo incorporado ya en pleno proceso de romanización. (Villar, Prósper, 2005, *ibid.*).

Plusieurs remarques s'imposent ici, d'autant plus que nous sommes en présence d'une assertion pour le moins curieuse: le fait que le « paléo-euskera » aurait possédé peu d'adjectifs, ce qui l'aurait amené à privilégier la dérivation suffixale, celle-ci, dans le cas qui nous occupe, ayant facilité le recours au latin *-ōsus*.

Il est facile de montrer que sur le versant septentrional des Pyrénées on trouve sans peine des toponymes en *-ōs* dont l'origine n'a rien d'anthroponymique: il en va ainsi de *Nistos*, doublet de *Nestier* [nes'tjer], dont je m'étais autrefois occupé dans ma contribution aux *Symbola Ludovico Mitxelena septuagenario oblata* et dont la base n'est autre que celle de l'hydronyme *Neste*. Il en va de même de *Viscos* [bis'kōs], nom qu'un village bigourdan a en commun avec la montagne qui le domine: cette dénomination repose, elle, sur la fameuse base euskaro-romane **bisk-* et possède en Bigorre même un doublet *Viskèr* [biskèr]¹; citons encore *Ségos*, localité du sud des Landes, qui n'est pas la *Segosa* de l'*Itinéraire d'Antonin* (Ravier, 1985). Et je ferai plus loin état de données et de formes dont on ne peut rendre compte qu'à partir de l'euskarité.

S'agissant de quelques uns des processus qui nous intéressent en ce moment, il ne faut certes pas perdre de vue que plusieurs de ceux-ci appartiennent à la phase de diglossie aquitano-latine que j'ai déjà mentionnée et qui a eu lieu avant que ne s'impose d'une manière définitive l'univers qui allait être celui des langues romanes. Si bien que la fusion qui aurait eu lieu

¹ Au sujet de *Viscos*, Jean-François Le Nail, ancien conservateur des Archives départementales des Hautes-Pyrénées et lui-même onomasticien me fait remarquer ce que voici (je cite son explication dans les termes mêmes de son auteur): « il me semble que c'est plutôt la position du village dans son site de hauteur qui lui a valu son nom, et que le nom du pic aigu qui le surmonte lui vient du village, selon le processus le plus habituel des dénominations de sommets. »

entre *-o(s)sus* que Villar consent à réputer aquitain et *-ōsus* de pure latinité doit être jugée en fonction de la situation que je viens de rappeler. Quant au recours à *-ōs* comme marqueur de noms autres qu'aquitains, elle tient au fait que le morphème en question a tout simplement survécu jusqu'en pleine latinité: il n'y a là rien d'extraordinaire et Rohlf s'était déjà très bien exposé la question (Rohlf s, 1970, § 5, pp. 29-33. V. aussi Séguy, 1951; Rohlf s, 1952; Maurin, Bost, Roddaz, 1992). Sur le plan de l'onomastique, l'exemple du toponyme *Saligos*, formé à partir du nom latin du saule (*salix*, *-icis*), un terme ordinaire donc, indique que notre suffixe, associé à un nom commun, pouvait également contribuer à la genèse d'un nom de lieu à l'époque latine ou même lorsque la phase où s'opérait le passage du latin au roman était déjà avancée — *Saligos* ayant désigné à l'origine la saulaie et s'étant ensuite fixé comme nom de lieu.

Ces préalables étant posés, que peut-on dire de l'expression complexe «*sufijo toponímico prerromano perteneciente al euskera*», par laquelle son auteur désigne les formations en *-ōs* autrefois étudiées par Rohlf s et d'autres? Je donnerai mon sentiment en ce qui concerne la portion devenue romane de l'Aquitaine, celle qu'occupe l'idiome occitan qu'est le gascon.

Les modalités de la diglossie dont je faisais état voici à peine un instant ne nous sont évidemment pas connues dans le détail. Mais s'agissant du couple de suffixes *-oss-* / *-ōsus* et de leur fusion éventuelle, il est parfaitement établi qu'en gascon et dans les autres variétés de l'occitan pour le second d'entre eux le produit normal de ce qui fut originellement un *ō* long tonique est un [u] et non pas un *o* ouvert [ɔ]: PETRŌSUS > *peirós* [pej'rus]. De plus, le degré [u] du continuateur de *-ōsus* résulte d'une fermeture de plus en plus poussée du [o] (*o* fermé) qu'était devenu le *ō* long originel; à l'inverse, le *o* de *-ōs* se signale encore de nos jours par un timbre ouvert [ɔ], d'où une réalisation [ɔs] en position tonique finale², évidemment susceptible chez certains sujets parlants d'être plus ou moins proche d'un degré moyen. En d'autres termes, deux diachronies distinctes sont ici à l'œuvre et il est donc difficile de voir dans le *o* ouvert de *-ōs* le descendant d'un phonème vers lequel auraient convergé la variété fermée et la variété ouverte de la voyelle: la phonétique et la phonologie plaident ici en faveur d'une différence fondamentale. En outre, dans la partie romanisée de l'Aquitaine et même au-delà, on est face à une présence spectaculaire de *-ōs*, dont la voyelle ne peut que procéder d'un *o* ouvert origi-

² Corominas, 1965, I, pp. 175-177 traite du toponyme andorran *Anyós*, proposant des rapprochements, selon moi légitimes, avec *Añués* (Aragon: nom de lieu et hydronyme), *Agnos* (Béarn).

nel [ɔ]. Le suffixe en tout cas n'avait rien perdu de sa vitalité et a continué à fonctionner dans le latin qui allait se substituer à la parlure indigène³, au point de se combiner avec des anthroponymes purement latins: il y a une quantité d'exemples et en Aquitaine ce type de dérivation semble avoir eu une particulière faveur chez les sujets parlants. Pour ce qui est de la présence dans l'euskarité du morphème en question, il suffit de rappeler des correspondances de formes telles que *Bardos* / *Bardotze* qui apportent parfaitement la preuve de leur identité.

Considérons maintenant le fait que la filiation purement aquitaine des formes suffixées en *-os* serait d'une modestie confinant à l'inexistence, qu'elle se réduirait à deux ou trois exemples, comme *Andossus* à partir d'*Andos* et *Illunossus* à partir d'*Illunus*. Même s'il en était ainsi, l'existence de ces deux dérivations prendrait beaucoup d'importance puisqu'elle montrerait que l'aquitain, alors qu'il était encore vivant connaissait ce genre de processus. De plus, si l'on raisonne sur les formes suffixales plus complexes comme *-òst*, *-uèste*, etc. qui font compagnie à *-òs* et viennent en équivalence avec lui, on se trouve, comme on va le voir, face à une champ de recherche très intéressant.

Fort heureusement pour nous, les deux exemples d'*Andossus* et *Illunossus* ne sont pas les seules pièces que nous puissions inscrire au dossier des dérivations incontestablement aquitaines mettant en jeu le suffixe *-òs*: rappelons au passage qu'*Andossus* figure aussi sur les plaques votives de Hagenbach (Gorrochategui, 2003).

Pour ce qui est de la zone aquitaine proprement dite, on est en mesure de se faire une idée de la façon dont la langue indigène elle-même pouvait, du point de vue morphologique, obtenir une variante ou des variantes d'une forme simple: le fait est signalé depuis longtemps par divers auteurs, mais je pense qu'actuellement nous sommes mieux en mesure de l'analyser dans son

³ Par ailleurs, quelques formes m'amènent à me demander si les suffixes *-os* et *-ous* n'auraient pas fini dans la romanité par devenir interchangeables: parmi d'autres, le nom de la commune bigourdane d'*Ouzous* invite à se poser la question; ce nom est attesté sous la leçon *Osoos* en 1379, information grâce à laquelle j'ai constaté que la partie finale de la forme avec sa double voyelle, dans la scripta béarnaise ou bigourdane et jusqu'à des dates tardives, a servi à représenter aussi bien pour des noms en *-os* qu'en *-ous*: *Baliros* (*Baliroos* en 1358, *Bruscos* (hydronyme; *Bruscoos* en 1337), face à *Moumoulous* (*Momoloos* en 1285, *Momolos* en 1313). Bien entendu, le choix de *o* simple pour *Moumoulos* montre que les scribes percevaient parfaitement le caractère fermé du phonème correspondant, précisément celui qui finirait par devenir [u]. De plus, les leçons en *oo* pour des noms en *-os* sont plutôt tardives. Rappelons aussi le fait bien connu, à savoir que le digraphe *oo* était aussi utilisé pour la notation de la nasalité des voyelles.

fonctionnement. Prenons précisément l'exemple d'*Alardos* qui provient d'inscriptions du bassin supérieur de la Garonne et que Gorrochategui a ajouté avec *Bihossus* au contingent des aquitanismes indiscutables: les épigraphes le donnent sous une forme dont la désinence finale est celle du datif latin singulier, soit ALARDOSSI et ALARDOSTO (Hubschmid., 1960-61, p. 274). ALARDOSSI et ALARDOSTO⁴ procèdent à l'évidence du théonyme ALAR, attesté dans la même région: la coprésence d'une finale en *-oss-* + voyelle casuelle latine et d'une finale en *-ost-*, elle aussi accommodée à la latine, est une donnée intéressante au premier degré. Je m'explique. Jean Séguy avait autrefois présenté *-òs* et *-òst* comme différents l'un de l'autre (Séguy, 1951). À quoi Johannes Hubschmid, dans une note de ses *Substratprobleme*, rétorquait:

Der Auffassung von J. SÉGUY, wonach *-ost* und *-es* unabhängig von *-os* und *-és* seien, kann ich nicht zustimmen. (Hubschmid, 1960-61, p. 177, n. 1).

Par la suite, Séguy lors d'une de nos conversations m'a dit qu'il se ralliait finalement au point de vue de J. Hubschmid et je crois qu'il avait raison de le faire. En effet, je tiens pour acquise l'idée d'un lien fonctionnel entre le suffixe proprement dit et l'éléments *t*: comme nous le verrons plus loin, il pourrait s'agir d'un opérateur purement grammatical, peut-être semi-suffixal, ayant vocation à favoriser la dérivation, peut-être voué à rendre les formes plus complexes si les besoins langagiers l'exigent. Pour la *Trümmersprache* «langue-ruine» -je tiens pour absolument adéquate cette expression célèbre d'Untermann- qu'est l'aquitain, on ne saurait évidemment que s'en tenir à une grande prudence dans l'analyse des faits. Rappelons également que *-òss* appartient à une série d'outils linguistiques dont Hubschmid avait dressé le tableau dans les p. 257 à 294 de ses *Substratprobleme*, passant successivement en revue à propos des anthroponymes et toponymes les formations en *-ass-*, *-oss-*, *-uss-*, *-iss-* et *-ess-*: quelles que soient les réticences que l'on peut avoir à propos de la clé euskarienne, ce travail garde une utilité et une valeur incontestables et les euskarologues tout comme les «aquitanologues» — et bien d'autres — ont à leur disposition des matériaux les concernant au premier chef.

D'autre part, on ne peut manquer de souligner la cohérence et l'importance de l'aire qui en Gaule et dans l'Hispania septentrionale était celle des

⁴ Pour ces noms: *CIL*, 48, 222, 313. Plus un ALARDO[aux environs d'Auch (absent du *CIL*; inscription perdue, mais connue de plusieurs auteurs ou vue par eux; Gorrochategui, 1984, n° 443, p. 303). ALAR, *CIL* 47: forme visiblement complète et non pas à compléter en ALAR [dossi] (sauf peut-être à Auch).

formations en -òs et de ses expansions. Rohlf s'en avait déjà dressé la carte (Rohlf s, 1970, p. 31), laquelle a été complétée et enrichie dans l'ouvrage *Les Racines de l'Aquitaine* (1992): un tel faciès ne peut pas être le fruit du hasard, il faut bien qu'en cette affaire, un facteur organisationnel puissant ait agi de façon continue dans le temps et dans l'espace. Le géolinguiste que je suis ne peut rester insensible à cet aspect de la question. Souvenons-nous à ce propos qu'Untermann, pour l'ibère et ses voisins, accorde lui aussi une valeur de preuve à ces sortes de configurations: souvenons-nous à ce sujet de la fameuse carte n° 2 *Sprachräume und Sprachbewegungen im vorrömischen Hispanien* («aires et mouvements linguistiques dans l'Espagne d'avant la romanisation»): celle-ci, bien qu'elle remonte à 1961, continue à faire figure de document fondateur, au même titre que celle que Rohlf s avait consacrée autrefois justement au suffixe -òs dans son célèbre livre *Le Gascon*.

L'enrichissement de la carte de Rohlf s dans l'ouvrage de L. Maurin, J.P. Bost et J. Roddaz (1992) mérite une mention supplémentaire: les auteurs se sont à juste titre référés dans leur travail non seulement au seul -òs, mais aussi à ses collatéraux -osse, -oz, -ués et ont aussi tenu compte des deux versants des Pyrénées. Gorrochategui a utilisé cette carte dans son article en anglais consacré aux données apportées par Ptolémée (Gorrochategui, 2000). Dans ce travail concernant l'apport celtique à la toponymie de l'ouest européen, l'auteur cite quatre formes dont la finale est -ωσα, soit telles que nous les donne l'auteur alexandrin: Δέπτωσα (Ilercaones), Ἐγώσα (Castellani), Σουγκῶσα (Ilergetes), Μετέρκωσα (Carpetani). Après avoir souligné que l'on pourrait ajouter *Tolosa* (Narbonnaise), *Segosa* et *Coequosa* de l'*Itinéraire d'Antonin*⁵, Gorrochategui s'exprime comme voici (je rapporte le propos de notre collègue et ami en traduction française):

Le fait que dans l'aire pyrénéenne et en Gascogne nous ayons une documentation développée en ce qui concerne les toponymes à finale -òs: -ués: *basque* -otze (par ex. *Navascués*: *Nabaskotze*), laquelle montre que ce suffixe a bénéficié d'une faveur particulière durant l'époque préromane, [cette situation donc] nous amène à penser que certains de ces toponymes que l'on trouve chez Ptolémée peuvent être mis en relation avec le suffixe pyrénéen (§ p. 3, pp. 147-149).

Néanmoins, Gorrochategui fait part d'une difficulté liée à un aspect de la diachronie que j'ai déjà évoqué. En effet, le deuxième *o* de *Tolosa*, celui du suffixe proprement dit ou celui de *Dertosa* sont comme chacun sait des lon-

⁵ Cf. également *Dertosa*, *Itinéraire d'Antonin*, 399, 1.

gues, pour la transposition desquelles Ptolémée a usé de la lettre ω : or, cette quantité longue est en contradiction avec le degré ouvert du o de notre $-òs$, si bien que, ainsi que l'écrit notre collègue, «l'évolution romane du suffixe pyrénéen exige une voyelle brève [au départ]», problème à propos duquel il rappelle l'assimilation possible du suffixe aquitain au suffixe latin $-òsus$, affaire dont il a été déjà question. Que l'ami Gorrochategui me permette une suggestion. Ptolémée, quand il transcrivait les formes concernées, n'aurait-il pas eu connaissance du caractère ouvert de la voyelle du suffixe et le choix du ω n'aurait-il pas été fait en fonction du degré d'aperture plutôt que de la quantité du phonème concerné? Je pose la question à tout hasard. De toutes les façons, un doute subsiste. Ptolémée nous fournit une transcription Αἰλουρών de *Iluro*, toponyme que les sources antiques nous font rencontrer, aussi bien dans l'aire ibérique que dans l'aire aquitaine: il est vrai que celui qui est cité par l'illustre Alexandrin est le nom d'une bourgade des *Laietani* (Λαιητανῶν), c'est-à-dire une population établie en Catalogne hispanique. Rappelons aussi qu'en Aquitaine *Iluro* est attesté à la fois comme toponyme et comme théonyme. En écrivant Αἰλουρών, Ptolémée a-t-il voulu transcrire une forme déjà suffixée à la latine avec $-òne(m)$ [**Ilurone(m)*], ainsi que cela est arrivé pour l'*Iluro* des Pyrénées béarnaises? Ou bien le v (nu) final de la forme qu'il propose aurait-il à voir avec l'élément nasal de la fameuse base *ilu(n)-* dont il va bientôt être question ici-même? Gorrochategui rappelle à ce sujet le cas de Πομπέλων, glosé par Strabon πόλις Πομπέλων «ville de Pompée», le géographe proposant de surcroît l'équivalent absolument transparent Πομπηϊόπολις; d'autre part, notre collègue rappelle le fait bien connu que le graphème nasal en basque et en finale de forme est une «désinence locative», précisément celle de l'inessif. Cette explication ne s'applique évidemment pas de manière directe au nom actuel de la ville béarnaise, [awlu'rūn] (ou bien [awlu'ru] après dénasalisation de la syllabe finale): cette syllabe, à la phase latine, avait connu l'adjonction du suffixe latin $-òne(m)$ avec $\bar{o}$ (o long). Mais il est évident que le o final de la forme ILURO telle qu'elle figure sur le miliare trouvé autrefois non loin du Somport et plusieurs fois étudié a contribué, comme nous l'avons vu, à attirer le $-òne(m)$ latin: pour ce problème on ne peut que renvoyer à José María Valjejo Ruiz (2004).

Le problème des processus par lesquels beaucoup de nos toponymes les plus anciens, c'est-à-dire prélatins se sont constitués et des conditions dans lesquelles les morphèmes de type suffixal se sont ajoutés à un radical ne peut que retenir l'attention de celui qui travaille sur des univers linguistiques comme ceux de l'aquitain et de l'ibère: on a le sentiment d'être face à un système élaboré d'expansions caractérisées par des degrés divers de complexité,

en fonction évidemment des besoins des sujets parlants: ce qui fait penser à une tendance incorporante qui se retrouve dans la flexion verbale forte du basque et aussi, curieusement, dans celle du gascon pyrénéen occidental. Tel est le cas, comme on l'a déjà vu, pour *Alardos* et ses accompagnants: *alar* s'est muni d'un élément *-d*, d'où un élargissement en **alard-* apte à recevoir le suffixe *-os* lui-même. Le linguiste se demandera et tout naturellement ce qu'il en est de la nature exacte de l'élément *-d* venu s'ajouter au suffixe: représentait-il lui-même un suffixe à part entière, ce que laissait entendre Hubschmid, ou n'est-il qu'une sorte d'augment soit, pour dire la chose autrement, n'est-il qu'un simple opérateur morphologique mobilisable dans divers contextes? Je ne puis sur ce point en dire davantage.

L'examen d'une situation de même type que celle d'*Alardost* par rapport à *Alar*, mais menée à plus grande échelle m'a amené à la conclusion que l'ILURO (Oloron) du Béarn et le *Lourdes* de la Bigorre sont des formations très proches l'une de l'autre. La première (ILURO) a connu selon moi un élargissement en *-r-* de son radical **il(i)*, alors que pour l'autre la même chose s'est produite, l'élargissement étant ici *-r + d-*, comme dans l'on retrouve dans ALARDOST où, de surcroît, le suffixe *-os* a reçu un élargissement en *-t*. Mes conclusions se trouvent récapitulées dans un document qui a été remis aux participants: le commentaire de ce tableau va nous permettre d'aller un peu plus loin. La pièce en question prendra place dans ma contribution de 2009 à la *Nouvelle Revue d'Onomastique*: je la soumets par anticipation à votre jugement.

En cette affaire, la recherche, selon moi, ne pouvait être fructueuse qu'à la condition de se référer aux deux univers linguistiques concernés: celui de l'aquitain et celui de l'ibère. Il ne fait plus de doute qu'ils communiquaient entre eux. Je suis donc parti de la base ILI-, ILU- (et variante UL-) qui vous est familière et dont la présence est observée des deux côtés des Pyrénées. Aux formes le plus souvent citées du côté hispanique (*Uli*, *Iluro*, *Ilerda*), j'ai ajouté les *Lumbier*, *Lombez*, *Luchon* des régions qui se trouvent au septentrion des Pyrénées: cela revient à compléter d'une certaine façon la carte n° 2 d'Untermann (1961, 1963). Les processus les plus apparents de dérivation et donc de création des formes sont indiqués: a) élargissements par le jeu des éléments comme *-r*, *-t* ou *-d*, susceptibles soit de fonctionner seuls, soit de se combiner entre eux (*-rd*, *-rt*) — et aussi, comme nous l'avons vu, aptes à s'associer à des suffixes; b) combinaison de formes (par ex. *Iluberri*, *Elimberri* (Auch), aboutissant parfois à de véritables hybridations. Dans ces conditions, trois lignées de formes se dégagent:

A) Formes à élargissement zéro: *Uli* (Navarre; Corona Baratech, 1947, p. 129).

B) Formes à élargissement consonantique, éventuellement munies d'un élément vocalique; deux cas d'espèce possibles, soit Ba: *Iluro* (dont la voyelle à mon avis existait dans la forme prélatine, ladite voyelle ayant par la suite, à la phase de la romanisation, attiré le suffixe lat. *-ōne(m)* seul ou combiné avec l'un de ses congénères, d'où *Ilurone* (*It. Antonini*, 453, 2), *ciuitas Illoronsium* (*Notitia Gal.*, XIV, p. 271-272), *Iluronensis* (*CIL* 2, 2064); Bb = élargissement en *-rt*, *-rd* et création du même coup de thèmes consonantiques: aux exemples toujours citées en pareil cas pour ce qui est du domaine ibérique (*Ilerd-*, *Ilurd-*, etc.), on joindra les formes marquées par l'intervention du suffixe *-ōs*, d'où par ex. *Ilurdoz* (Navarre); de plus et probablement à une époque ancienne ou relativement ancienne s'est produite une aphérèse du *i-*, d'où *Lombez*, *Lomers*, *Lumbier*⁶, etc., alors que le basque a plutôt tendance à conserver ce phonème: ne pourrait-il pas s'agir d'un trait dialectal de l'aquitain, peut-être apparu à l'époque où le basque historique prenait ou avait déjà pris forme, face à un aquitain encore parlé? Cb = hybridation: celles qui se sont produites entre l'aquitain et le celte ont été étudiées de très près par Michelena et Gorrochategui aux travaux desquels je ne peux que renvoyer⁷.

Si on résume, on voit que le nom d'*Oloron* s'inscrit dans la chaîne que j'ai ci-dessus appelée Ba (sous-lignée de B), alors que ceux d'*Ilurdoz* et de *Lourdes*⁸ relèvent de Bb (également sous-lignée de B).

J'en viens maintenant au second volet de mon diptyque, pour lequel je serai plus bref: celui de la présence originelle du basque ou d'une forme du basque dans la partie actuellement romane de l'Aquitaine. Pour ce qui est de l'esprit dans lequel j'entends évoquer l'affaire, permettez-moi de donner quelques précisions. Je crois en la thèse basco-aquitannique, mais j'essaie de ne pas m'enfermer dans un débat étroitement dualiste, position désastreuse par définition. Je commence par l'énoncé de quelques faits.

On ne saurait évidemment tenir pour négligeable le fait que constitue la présence dans inscriptions aquitaines de mots interprétables grâce au basque

⁶ Cf. aussi les nombreux *Lumberri*, *Lumbier* navarrais (Corona Baratech, 1947, pp. 83-84).

⁷ Michelena, 1954, *passim*; Gorrochategui, 1984, *passim* et en particulier p. 367.

⁸ Le *s* final de *Lourdes* et de *Tarbes* est un pur et inutile orthographisme, sans la moindre justification étymologique. Au sujet de *Tarbes*, le point de vue d'Alfonso Irigoyen ne peut ici être retenu: notre regretté collègue voyait dans le segment final du toponyme béarnais de la région d'Orthez *Castèthtarbe* le basque *Arbe*, qu'il analysait comme un composé de (*h*)*arri* «pierre» et *-be* «dessous, en bas», alors que le nom en question est la continuation en gascon de formes composées comme *Castellum Tarbense* ou *Tarbellicum* (Irigoyen, 1986, § 20, p 191). Rappelons aussi que pour *Tarbes*, une filiation celtique n'est pas à exclure.

historique: je ne m'attarderai pas, le débat est encore en cours et il a déjà fait couler beaucoup d'encre. Je me contenterai de rappeler sans autre commentaire deux exemples très bien connus: ceux de *berri* «nouveau», *heraus* «verrat» pour lesquels je renvoie à Mitxelena et Gorrochategui qui ont inventorié et examiné le matériel épigraphique dans lequel ces formes interviennent.

Autres données relevant de l'onomastique de la zone aquitaine telle qu'elle se présente actuellement:

A) L'élément adverbialo-suffixal *-be* / *-pe*

Sa présence ancienne dans la partie romanisée des Pyrénées est signalée d'une manière indiscutable par le toponyme *Catarrabe* et le couple de noms de localités *Cier* / *Cierp*.

Catarrabe est un hameau de Cauterets situé au pied d'une grande paroi rocheuse: le désignatif de celle-ci, *catarra*, avait attiré l'attention de Rohlf s et d'Hubschmid en particulier. Rohlf s avait pris la forme dans son intégralité, lui attribuant la valeur sémantique «lieu abrupt» (Rohlf s, 1970, § 66, p. 52). Hubschmid signale, lui, la présence de ce lexème en Sicile, en Aragon et lui rattache le basque *katalo* «côteau, versant», le santandérin *cadorra* «éboulis de pierre», etc. (Hubschmid, 1954, p. 57, § 59).

Mais en ce moment, le plus important pour nous est ici l'élément postposé *be* qui n'est autre que l'outil adverbialo-prépositionnel porteur de la valeur «dessous, en dessous, au dessous», forme que la basque actuel conserve aussi sous la forme *pe*. *Catarrabe* désigne donc le lieu qui se trouve au bas de la *catarra*. Je n'ai certes pas la prétention d'indiquer ici tous les toponymes qui en domaine gascon mettent en œuvre l'élément *-pel/-be*. Je ferai tout de même état de *Cier* et de *Cierp*, deux localités du bassin supérieur de la Garonne: *Cierp* est tout simplement le village qui se trouve en aval de *Cier*. Pour que de telles formations aient pu s'implanter dans les zones où nous les relevons, il faut qu'un parler très proche du basque ou représentant une forme du basque ait été parlé dans les secteurs qui les possèdent encore dans leur toponymie.

B) Bases lexicales euskaro-gasconnes

Il est admis que des mots du lexique gascon ont le même radical que des vocables basques de même signification: la question a été étudiée en particu-

lier par Rohlf et Hubschmid. Parmi ces vocables, je citerai ceux qui reposent sur *lur* «terre», parmi lesquels le verbe *eslurra* [esly'rra] «glisser, s'écrouler»: je leur avais consacré en 1982 une étude dans la *Festschrift für Prof. Dr Johannes Hubschmid* («Le thème *lur* «terre» dans le lexique gascon», 1982, pp. 937-952). Ce travail m'avait été grandement facilité par des données de la *Fonética Histórica Vasca* de Michelena, ouvrage qui avait apporté des solutions nouvelles en ce qui concerne la phonologie du *r*.

C) Hydronymie

c1) *Baztan*: rivière de la région de Barèges qui rejoint le Gave de Pau dans son cours supérieur; une localité des Pyrénées-Atlantiques du nom de *Bastanès* (canton de Navarrenx).

c2) Le nom de *Barèges* lui-même [ba'retje] qui, à mon avis, repose sur un (*i*)*bar*; relatinisé au Moyen Âge en VALLETICA «la petite vallée», alors que le toponyme désigne tout le cours du Gave de Pau à partir de sa source et sur une longueur de 20 Km. environ. Un autre *Barèges* existe dans les montagnes de Luchon. Du point de vue de la phonétique diachronique, la «reconstruction» VALLETICA est impeccable, car en gascon un tel étymon aurait effectivement donné [ba'retje]: v. notamment le -LL- intervocalique passé à -r- à la phase romane, l'un des traits fondamentaux de l'idiome gascon; cela pose question du savoir linguistique des clercs médiévaux (j'ai découvert d'autres exemples du même genre). Pourtant certains linguistes de grand renom, parmi eux Millardet, croyaient à l'étymologie VALLETICA.

D) Données médiévales

Le *Cartulaire de Bigorre* contient au moins trois termes dont l'explication oblige à se référer directement au basque et il est certain qu'une investigation plus poussée dans les sources médiévales de la Gascogne permettrait d'en détecter d'autres⁹. Ces vocables sont *Luerri*, *Lurbido*, *Valescos*. Je crois avoir établi que *lurbido* est en fait un *lurbide* «chemin de terre» et *Valescos* un équivalent de *Beroscoitze*, forme basque du nom de Briscous (Pyrénées Atlantiques). Quant à *Luerri*, je l'avais au départ interprété comme un *lur berri* «terre nou-

⁹ Pour le *Cartulaire de Bigorre*, v. Ravier / Cursente, 2005. La pièce dans laquelle se trouvent les trois noms dont il va être question porte dans l'édition le n° XXX et date de 1152 (v. st.).

vellement mise en culture» (Ravier, 1967). J'ai depuis révisé mon jugement de 1967 et j'en suis venu à me demander si le dit *Luerni* ne devrait pas plutôt être rattaché à la base *ili-*, *ilu-*, fameuse parmi les ibérisants et les aquitanisants: je m'occupe actuellement de la question (voir aussi Ravier, 1982).

Sur le versant sud des Pyrénées, vous avez la chance de disposer de sources beaucoup plus riches que les nôtres, ce qui facilite évidemment les interprétations: s'agissant des sources médiévales, je songe en particulier à tout ce qu'avaient commencé à nous apprendre les travaux du doyen Lacarra.

Conclusions

Choses bien connues de vous tous: le schéma (déjà distribué: n° 1) a cependant l'avantage de montrer que dans l'étude des *Trümerschprachen*, tout comme dans celles des langues connues dans toutes leurs structures, on se trouve face à des configurations à plusieurs entrées, à plusieurs accès: même quand il s'agit de cas particuliers comme celui du suffixe *-os* que j'ai délibérément tenu à reprendre en considération.

Dans l'affaire dont j'ai traité, le préindoeuropéen est certes toujours présent en arrière-plan, sorte de «bruit de fond» que je désigne volontairement par l'expression que les physiciens emploient pour le rayonnement fossile qui continue à se manifester dans l'univers depuis le *big-bang* originel. Des entrées dans nos terres et très anciennement de l'indo-européen ne peuvent certes être mises en doute: mais sur ce point, c'est avec mesure qu'il faut raisonner, on ne saurait attribuer à cette grande strate linguistique, composante majeure de notre culture, plus que ce qu'elle nous a effectivement apporté.

Bibliographie

A) Sources

Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense (dits *Itinéraires d'Antonin*), éd. Otto Cuntz, 1929: cité *It. Antonini*.

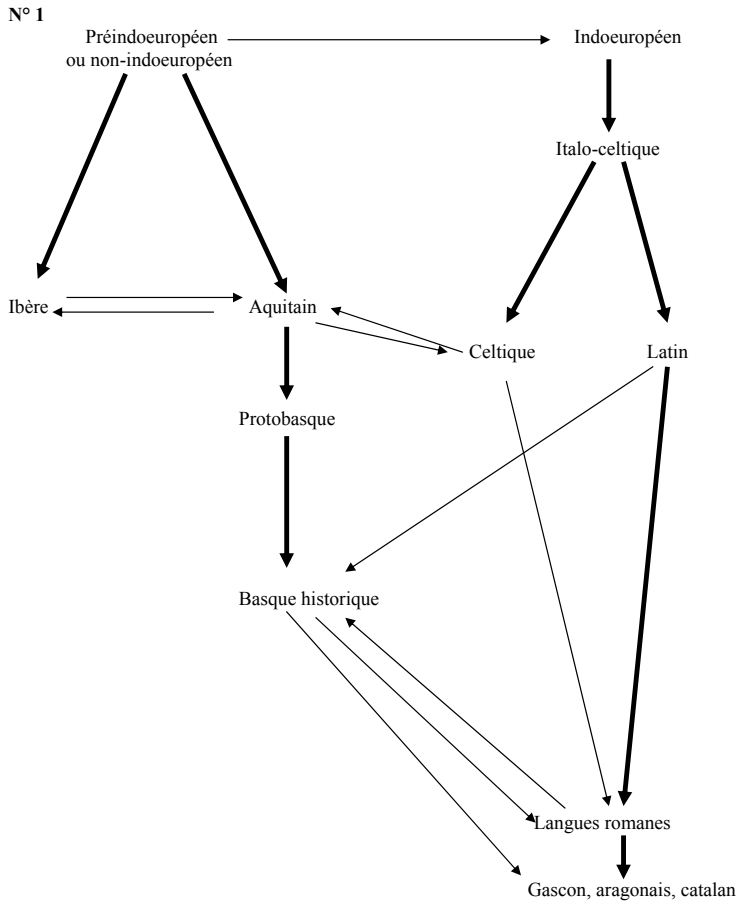
Notitia Galliarum, éd. Otto Seeck, 1876: cité *Notitia Gal.*

Gallia

B) Travaux

- Coromines, J., 1965, *Estudis de toponímia catalana*, I, Barcelona, Barcino.
- , 1970, *Estudis de toponímia catalana*, II, Barcelona, Barcino.
- Corona, C. E., *Toponimia navarra en la Edad Media*, Huesca, 1947.
- Gorrochategui, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Servicio Editorial, Universidad del País Vasco / Argitarapen Zerbizua, Euskal Herriko Unibertsitatea, colaboración de la Universidad de Salamanca.
- , 2000, “Ptolemy’s Aquitania and the Ebro Valley”, *Ptolemy. Towards a linguistic atlas of the earliest Celtic place-names of Europe*, CMCS, Aberystwyth (Papers from a workshop, Department of Welsh, University of Wales, april 1999).
- , 2003, “Las placas votivas de plata de origen aquitano halladas en Hagenbach (Renania-Palatinado, Alemania)”, *Aquitania*, tome 19, pp. 25-47.
- Hubschmid, J., 1954, *Pyrenaënwörter vorromanischen Ursprungs und das vorromanische Substrat der Alpen*, Salamanque, Université, Filosofía y Letras, tome VII, n° 2.
- , 1960-61, “Substratprobleme Eine neue iberoromanisch-alpinolombar-dische Wortgleichung vorindogermanischen Ursprungs und die vorindogermanischen Suffixe ‘-ano- und -s(s)-’”, *Vox Romanica*, vol. 19, 1960. Publication en vol.: Francke Verlag, Berne, 1961.
- Irigoyen, A., 1986, “Cuestiones de toponimia circumpirenaica”, *En torno a la toponimia vasca y circumpirenaica*, Departamento de Lengua Vasca, Universidad de Deusto.
- Maurin, L., Bost J.P., Roddaz J.-M, 1992, *Les racines de l’Aquitaine*, Éd. Aquitania, Bordeaux.
- Mitxelena, L., 1954, “De onomastica aquitana”, *Pirineos*, Saragosse, X, juillet-décembre 1954, n°s 33-34.
- , *Fonética Histórica Vasca*, 1961, San Sebastián.
- Ravier, X., 1967, “¿Tres vasquismos en la toponimia medieval de Bigorra?”, *Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*, San Sebastián, XXIII^{ème} année, 1967, cahiers 3-4.

- , 1982, “Le thème lur «terre» dans le lexique gascon”, *Festschrift für Prof. Dr Johannes Hubschmid*, p. 937-952.
- , 1985, “Toponymes gascons en *R* final sensible”, *Symbolae Ludovico Mitxelena septuagenario oblatae*, Vitoria / Gasteiz, pars prior, p. 741-752.
- , 2005 (en collaboration avec Benoît Cursente), *Le Cartulaire de Bigorre (X^e-XIII^e siècle)*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris.
- Rohlf, G., 1952, “Sur une couche préromane dans la toponymie de Gascogne et d'Espagne du Nord”, *Revista de filología española*, tome 36, p. 209-256.
- , 1970, *Le Gascon. Études de philologie pyrénéenne*, 1935 (1^{ère} éd.), 1970 (2^{ème} éd., Max Niemeyer Verlag, Tübingen-Marrimpouey, Pau), 1977 (3^{ème} éd. Tübingen, Niemeyer). Je me rapporte, dans mes citations de cet ouvrage, à la deuxième édition. La pagination de l'éd. de 1970 et celle de l'éd. de 1977 sont identiques.
- Séguy, J., 1951, “Le suffixe toponymique -os en Aquitaine”, *Actes et Mémoires du Troisième Congrès International de Toponymie*, vol. II, p. 218-222.
- Untermann, J., *Sprachräume und Sprachbewegungen im vorrömischen Hispanien*, Wiesbaden, 1961. L'auteur a également procuré une transposition en espagnol de cet ouvrage (avec quelques modifications) sous le titre «Estudio sobre las áreas lingüicas pre-romanas de la península ibérica», *Archivo de Prehistoria Levantina*, X, FEDSA Valencia, 1963, p. 165-192.
- Vallejo, J. M., 2004, “La flexion indoeuropea en -(o)n; algunos datos onomásticos galos e hispanos”, *Aquitania XX*, p. 133-147.
- Villar, F., 2000, *Indoeuropeos y no indoeuropeos en la Hispania prerromana*, Ediciones Universidad Salamanca, (Acta Salmanticensia, Estudios filológicos, 377).
- Villar, F., Prósper, B. M.^a, 2005, *Vascos, Celtas e Indoeuropeos. Genes y lenguas*, Ediciones de la Universidad de Salamanca.

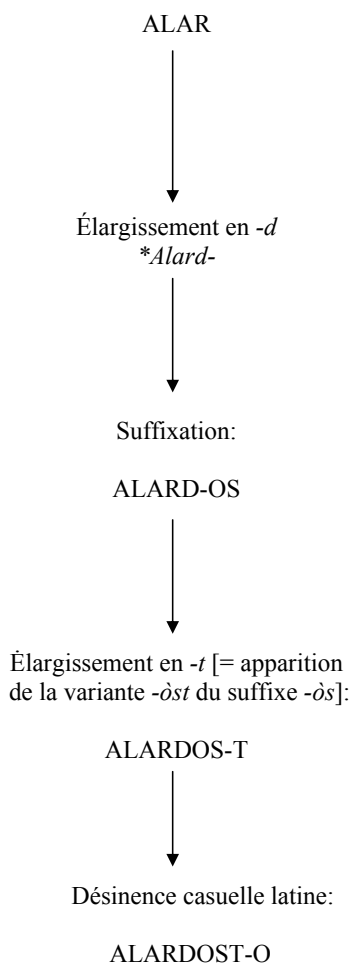


Légende

- Filiation d'une langue à une autre ou d'un groupe linguistique à un autre:
- Apports d'une langue à une autre ou d'un groupe linguistique à un autre:
- Apports bilatéraux d'une langue à une autre ou d'un groupe linguistique à un autre:

N° 2

Possibilité A



N° 3

Possibilité B

